



**Lectures**  
Les comptes rendus

---

Daniel Vander Gucht, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*

Roxane Joly

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/22441>  
ISSN : 2116-5289

**Éditeur**

Centre Max Weber

**Référence électronique**

Roxane Joly, « Daniel Vander Gucht, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2017, mis en ligne le 06 mars 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/22441>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

---

# Daniel Vander Gucht, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*

Roxane Joly

---

- 1 L'image est omniprésente dans le contexte sociétal au sein duquel évoluent aujourd'hui les chercheurs en sciences sociales. Pourtant, ses usages peinent encore à s'imposer, notamment en sociologie, pour laquelle ni les normes de publication des articles, ni l'enseignement de la discipline ne permettent d'élever l'image au-dessus d'un simple rôle d'illustration. Dans son ouvrage, Daniel Vander Gucht s'attache donc à réhabiliter l'usage de l'image en sociologie, qu'elle soit filmique ou photographique, en s'appuyant d'une part sur l'analyse d'un corpus riche en documentaires, films et photos qui appartient désormais à la culture sociologique, et d'autre part sur sa propre expérience de l'enseignement de la discipline qu'il nomme sociologie visuelle, et qu'il définit comme « une pratique utilisant des sources visuelles comme documents sociologiques et l'écriture graphique pour documenter la réalité sociale » (p. 23). Pédagogie, méthodes et travaux de ses étudiants étayent donc son plaidoyer en vue de convaincre non seulement ses confrères sociologues, mais aussi des étudiants à l'œil sociologique encore neuf.
- 2 Si l'usage de l'image en sociologie est encore peu reconnu académiquement, d'autres champs disciplinaires n'ont pas hésité à le mobiliser dès les débuts de la photographie. L'anthropologie et l'ethnologie, en particulier suite à l'introduction de la pratique photographique ethnographique dans les leçons d'ethnologie de Marcel Mauss en 1925, et aux travaux de Margaret Mead et Gregory Bateson la décennie suivante<sup>1</sup>, adoptent l'image photographique comme mode de recueil de données visuelles de terrain et comme moyen de (re)mémorisation des faits qui s'y déroulent. Le recours à la photographie est cependant jugé inapproprié par les sociologues de l'époque, qui estiment que la photographie est adéquate lorsqu'il s'agit de se familiariser avec un terrain inconnu ou exotique, mais inutile sur des terrains pour lesquels il convient d'opérer une certaine distanciation, à savoir les terrains relevant de la sociologie. Ceci ne participe donc pas de l'émergence d'une sociologie visuelle, alors que l'anthropologie visuelle est instituée en France dès les années 1950<sup>2</sup>. Outre-Atlantique, où la sociologie étudie davantage les individus et le sens donné à leurs actions<sup>3</sup> plutôt que les structures institutionnelles de la

société<sup>4</sup>, l'image photographique puis filmique est davantage mobilisée, même si la méthode d'usage reste encore aujourd'hui peu cadrée, rattachée aux *visual studies*<sup>5</sup> plutôt qu'à la sociologie. Plusieurs arguments récurrents sont fréquemment invoqués pour dénigrer la sociologie visuelle défendue par Vander Gucht. À celui de la surveillance des citoyens à leur insu ou du non-respect de leur droit à l'image, l'auteur répond que c'est le reproche que l'on peut effectuer à toute collecte de données personnelles : il revient au sociologue d'agir en respect de la déontologie et de l'éthique de sa profession. Si Vander Gucht aborde ce sujet en un seul paragraphe, sa réponse aux critiques qui mettent en cause la validité de l'image en tant que document scientifique constitue le fil rouge de plusieurs chapitres. Il explique ainsi que l'image ne parle pas d'elle-même : à l'instar d'une citation tirée d'un entretien ou de données extraites de statistiques, l'image nécessite explications et contextualisation. Le sociologue doit ainsi faire preuve de réflexivité et de rigueur méthodologique ; il ne doit pas photographier ou filmer à l'aveugle, et il faut que les images produites résultent d'un questionnement sociologique et fassent l'objet d'une analyse scientifique. Un autre argument critique auquel l'auteur répond est la multiplicité des interprétations possibles d'une image, ou à sa possible manipulation par le sociologue ou par un tiers. Vander Gucht renouvelle alors son parallèle avec le texte et les statistiques et insiste sur la nécessité pour le chercheur d'être rigoureux quant aux méthodes de recueil, d'explication et d'analyse des données de terrain qu'il met en œuvre.

- 3 Vander Gucht va même plus loin en utilisant cette critique de la subjectivité de l'image pour la retourner contre le texte : il prétend que, de manière plus insidieuse encore, les figures de styles et expressions courantes utilisées dans le langage verbal peuvent parfois induire en erreur le lecteur ou l'auditeur, en véhiculant notamment des représentations issues du sens commun, les laissant apparaître comme résultats d'une réflexion sociologique. De plus, et pour mettre un terme à l'opposition entre texte et images, l'auteur rappelle et affirme que l'usage des images, photographiques ou filmiques, n'interdit absolument pas le recours au langage verbal et que le régime graphique est en soi une forme d'écriture. Il serait donc inapproprié d'exclure l'usage de l'image au motif qu'il contredit le recours à d'autres supports : en effet, l'image peut justement être combinée au texte et aux statistiques. Selon l'auteur, il est primordial de garder à l'esprit que la sociologie n'est pas une science froide : elle passe par le médium humain et, de ce fait, le sociologue doit faire preuve de réflexivité. Ce ne sont pas les supports de son enquête qu'il convient de juger, ce sont les analyses qu'il en fait, relativement à la rigueur et à l'objectivité des méthodes qu'il a appliquées.
- 4 Vander Gucht défend non seulement une « sociologie de l'image », qui consiste à étudier et analyser les images définies comme documents scientifiques, mais il plaide également pour une sociologie visuelle, c'est à dire une « sociologie en image » et « par l'image ». La sociologie en image consiste à enseigner la sociologie à l'aide d'images, et pas seulement de textes, ce qui confère à l'image des vertus illustratives et pédagogiques qui sont par ailleurs déjà reconnues dans d'autres champs académiques. La sociologie par l'image, quant à elle, consiste notamment à mobiliser des images dans la restitution de travaux de recherche, allant jusqu'à la réalisation d'un film sociologique, défini comme un « film de sociologue qui pose des questions pédagogiques au monde social et tente d'y répondre par et avec la caméra » (p. 145-146). À ce titre, Vander Gucht pousse même la réflexion jusqu'à proposer un autre format de présentation des thèses : non plus sous la forme classique d'un écrit, mais directement sous la forme d'un film.

- 5 La sociologie par et en image suppose alors une autre manière d'enseigner la sociologie. Comme Vander Gucht le rappelle, un sociologue ne s'improvise pas photographe et cinéaste : ce type d'enseignement étant quasi inexistant dans les cursus de sociologie, l'auteur suggère que le sociologue mobilise ses ressources personnelles, notamment relationnelles, pour obtenir les conseils techniques de professionnels, tout au moins jusqu'à ce que ce besoin soit reconnu et qu'un budget spécifique puisse y être alloué. Au préalable, il recommande également une éducation au langage graphique, éducation que lui-même tente de transmettre à ses étudiants en sociologie à l'Université libre de Bruxelles. À ce stade l'auteur rappelle qu'il est essentiel pour le chercheur d'avoir clairement établi en amont son questionnement sociologique, sans quoi il risque de sombrer dans le piège qui consiste à vouloir faire une restitution par l'image répondant davantage aux enjeux de grande audience plutôt qu'aux exigences scientifiques. En effet, le danger de verser dans le sensationnel, l'anecdotique, ou l'archétypal n'est jamais loin et « seul le regard sociologique qui consiste à aborder son sujet comme une énigme sociologique, à le soumettre à la question pour le faire parler, à l'interroger sans relâche, permet la conversion des données brutes en un "fait social" qui intéresse le sociologue » (p. 244).
- 6 Ainsi, Vander Gucht milite pour un apprentissage de l'usage de l'image à des fins d'observation et d'analyse scientifiques, d'abord, puis de restitution des travaux de recherche sociologique<sup>6</sup>. Pour ce faire, il suggère à l'ensemble des chercheurs et apprentis chercheurs en sciences sociales d'ouvrir le regard sociologique : ce « regard sociologique [qui] n'est pas une vision pure de la réalité » (p. 12) induit de prêter attention, de l'enquête à la restitution, aux méthodes utilisées afin de conserver un maximum d'objectivité et de faire preuve de réflexivité. Face aux détracteurs de l'usage de l'image en sociologie<sup>7</sup>, Vander Gucht prend du recul sur sa propre expérience et sur les travaux d'autres sociologues pour réaffirmer l'intérêt de la sociologie visuelle comme manière de voir autrement et de comprendre la société. Dans son chapitre « La possibilité d'un genre sociologique au cinéma », il s'appuie également sur des documentaires photographiques et des films à valeur sociologique<sup>8</sup> et à l'aide de nombreux exemples plus ou moins récents, il explique dans quelles mesures un film ou un documentaire a une valeur sociologique. Il livre également des analyses comparées de films très éclairantes pour montrer qu'il ne faut pas confondre réalité et vérité : à l'instar de l'idéaltype wébérien, une fiction peut révéler une vérité ; la nature sociologique ou non d'un film tient donc au questionnement auquel il répond et aux méthodes scientifiques qu'il mobilise.
- 7 Ainsi, Vander Gucht cherche à ouvrir le regard du sociologue sur la pertinence d'une sociologie visuelle. Il soutient que l'image est une représentation tant qu'elle est regardée comme telle. Cependant, avec une mise en recul scientifique, un effort de contextualisation et de réflexivité et la mise en place d'une méthodologie rigoureuse, l'image se pare d'une valeur heuristique et ses possibilités d'usage invitent à penser autrement la sociologie. Plus qu'une discipline, « la sociologie visuelle constitue [donc] un outil épistémologique qui interroge de manière réflexive et expérimentale la pratique sociologique elle-même » (p. 50) et c'est bien « ce que regarder veut dire » que Daniel Vander Gucht nous apprend dans son ouvrage.

---

## NOTES

1. Notamment Bateson Gregory et Margaret Mead, *Balinese Characters: A Photographic Analysis*, New York, New York Academy of Science, 1942.
2. Le Congrès international du film d'ethnologie et de géographie humaine qui s'est tenu au Musée de l'Homme en 1947 en est un acte fondateur en France.
3. Dans la droite ligne de l'École de Chicago.
4. Dans la droite ligne de la sociologie durkheimienne.
5. Pour en savoir plus sur l'émergence, les objets et l'interdisciplinarité des *visual studies* : Deluermoz Quentin, Fureix Emmanuel, « Le XIX<sup>e</sup> siècle au prisme des *visual studies*. Entretien avec Manuel Charpy, Christian Joschke, Ségolène Le Men, Neil McWilliam, Vanessa Schwartz », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 49, 2014, p. 139-175.
6. À ce titre, et comme l'auteur le fait lui-même remarquer, certaines de ses considérations épistémologiques et recommandations méthodologiques ne sont pas sans rappeler celles présentées dans Sylvain Maresca, Michaël Meyer, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Didact sociologie », 2013 ; compte rendu d'Élodie Hommel pour *Lectures* : <https://lectures.revues.org/13296>.
7. Dont l'attitude résulte souvent d'un habitus académique, comme le montre l'exemple de Vander Gucht relatif aux travaux de Pierre Bourdieu en Algérie.
8. Robert Flaherty, *Nanook l'esquimau* (1922) ; Jean Rouch, Edgar Morin, *Chronique d'un été* (1960) ; Nicolas Philibert *La ville Louvre* (1990) ; Agnès Varda, *Glaneurs et la Glaneuse* (1999) ; et Frederick Wiseman, *National Gallery* (2014) (compte rendu d'Agnès Cavet pour *Lectures* : <https://lectures.revues.org/17661>), pour n'en citer que quelques-uns.

---

## AUTEUR

### ROXANE JOLY

Ingénieur des travaux publics de l'État et urbaniste diplômée de l'Institut d'urbanisme de Lyon, étudiante en master 2 mention sociologie à l'Université Paris Nanterre, parcours ERS (études et recherches en sociologie).